Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura

Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura

Band: 15 (1944)

Heft: 5

Artikel: A l'origine du tourisme et de l'industrie dans le Jura [suite]

Autor: Rebetez, P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-825507

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUINZIÈME ANNÉE N° 5 MAI 1944

LES INTÉRÊTS DU JURA

Bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura

Paraissant 8 à 12 fois par an

Président de l'A.D.I.J.: M. F. REUSSER, Moutier Tél. 9 40 07	Secrétaire de l'A.D.I.J. et Administr. du Bulletin: M. R. STEINER, Delémont Tél. 2 15 83	Caissier de l'A.D.I.J.: M. H. FARRON, Delémont Tél. 2 16 57

Compte de chèques postaux: IVa 2086, Delémont. — **Abonnement annuel:** fr. 4.—, **le numéro:** 75 ct. — **Publicité:** S'adresser au Secrétariat de l'A.D.I.J. à Delémont.
Editeur: Imprimerie du «Démocrate» S.A., Delémont.
Pour toute reproduction de textes, indiquer la source.

A L'ORIGINE DU TOURISME ET DE L'INDUSTRIE DANS LE JURA

Les gorges de Moutier (suite)

Bridel décrivit la vie champêtre dans les rares clairières qui bordaient la Birse en cet endroit, le procédé employé par les villageois pour faire sauter puis saisir sur l'herbe les truites de la rivière, ou l'action des éléments sur les roches plissées. « Pour voir ces objets comme je les ai vus, conclut-il, il ne faut pas traverser ce pays au galop, ou nonchalamment couché dans une chaise bien suspendue, en promenant de temps en temps des deux côtés du chemin un regard indifférent... Non, non, voyageurs, descendez de vos carrosses ; faites aller vos chevaux au pas ; marchez vous-mêmes bien lentement ; arrêtez-vous pour observer les détails, tournez-vous en tous sens pour en mieux saisir l'ensemble ; n'éloignez ni les réflexions auxquelles se livrera votre raison, ni les comparaisons que votre imagination hasardera à l'aspect de ces sublimes tableaux : abandonnez-vous sans réserve au torrent de pensées que les fortes impressions qui secoueront votre âme dans cet étonnant défilé feront déborder... Si du moins vous n'êtes pas du nombre trop commun de ces gens qui ont des yeux et qui ne voient point, pour qui toutes ces choses sont perdues, parce qu'ils n'ont pas le tact de la nature, et qui, restés froidement apathiques, ne seraient dans ces lieux qu'une pierre de plus... ».

Bridel, vos conseils évoquent en nous une époque bien étrange : celle où, pour aimer la nature, on savait sacrifier une partie de son temps. Nous sommes, hélas ! d'un autre siècle et

nous ne le sentons que trop. Nous restera-t-il assez de sensibilité pour vous comprendre et assez de courage pour marcher sur vos traces ?

Moutier

Moutier ! Après une course de deux lieues, les voyageurs qui avaient quitté Delémont arrivaient dans ce village. Le « Cheval Blanc » — c'était la seule auberge de l'endroit — bénéficiait d'une bonne renommée et Gœthe, chevauchant aux côtés du grand-duc de Weimar, y avait logé en 1779.

Nous avons laissé entendre qu'à cette époque la Prévôté ne connaissait guère que l'agriculture et l'élevage. Les connaisseurs recherchaient les moutons des pâturages de Tavannes et de Malleray. Ces animaux qui, en été, ne se nourrissaient « que de serpolet » semblaient très appréciés.

Cependant, un petit commerce — celui de la résine qu'on extrayait des arbres par des incisions pratiquées dans l'écorce — procurait annuellement plus de 20.000 livres de France au pays. On rencontrait bien aussi, ici et là, quelques rouets qui filaient le coton, quelques métiers pour dévider ou tisser la soie et à Moutier quelques potiers qui, trouvant dans le pays une argile de qualité, fabriquaient la vaisselle dont se servaient les indigènes. Comme la population passait pour nombreuse — 7000 âmes [1] — on projetait d'établir des manufactures pour occuper les bras qu'on croyait disponibles. Avant la Révolution, ce problème de développement économique, très à la mode, remplissait les colonnes des journaux. Mais cette politique avait ses opposants et le chômage qui, en 1788, avait sévi dans plusieurs régions de la Suisse où l'on travaillait la soie et le coton, semblait leur donner raison. « Ce ne sera, déclarait leur porte-parole, que lorsqu'il n'y aura plus un pouce de terre à mettre en valeur, une vache ou une chèvre de plus à nourrir, qu'il faudra parler de fabriques. Les Etats se conservent, dit-on, par les mêmes moyens qui les ont fondés, et certainement le berceau de nos républiques ne fut entouré que de cultivateurs et de bergers. Que dans les jours d'hiver ou de pluie, le paysan fasse de la toile avec le chanvre filé dans la maison et crû dans sa chenevière, des instruments d'agriculture, des ustensiles pour lui et pour ses voisins, c'est un très bon supplément au produit de la terre. Mais qu'il quitte ses prés, ses champs, ses forêts pour passer tout le jour assis à faire un ruban ou un bonnet, il se dénature et au physique et au moral. Il s'affaiblit et s'avilit tout à la fois. »

On disait les Prévôtois doux, honnêtes, serviables et fidèles à la parole donnée. On les savait en outre « très attachés à leur patrie » quoique prodigues en affection pour la Suisse. Or, ces qualités morales, à en croire Bridel, se trouvaient menacées par l'industrie naissante. Dénombrant les dangers, il proclamait que

[1] Aujourd'hui, le district compte 24.850 habitants.

les usines pouvaient bien enrichir des familles, « mais jamais des villes entières, encore moins des nations ». Il paraît que le peuple ne désirait, ni ne réclamait la création des ateliers, ce qui permettait de conclure que l'utilité de ceux-ci n'était pas bien démontrée. Enfin, on attribuait au campagnard plus de force, plus d'énergie, « plus de noblesse dans la façon de penser », tandis qu'on reprochait sans ménagement à l'ouvrier occupé dans l'industrie sa constitution débile, l'aspect maladif ou contrefait de ses enfants, son caractère qui « visiblement » se tarait. Décidément, l'économie rurale ne paraissait pas devoir céder le pas, avant longtemps, à cette autre qui, permettant de vivre d'une semaine à l'autre, apportait au manufacturier un salaire tous les huit jours.

Les gorges de Court et la vallée de Tavannes

Mais, assez de digressions ! Reprenons notre route vers l'amont, à travers « ces sublimes rochers de Mottiers-Grandval, qui n'ont leurs pareils nulle part sur le théâtre de l'univers ». Cette voie de communication mérite notre admiration, en effet, non seulement à cause des gorges au travers desquelles elle s'insinue, mais à cause de son exécution technique. L'aménagement de la chaussée remontait au XVIII^e^ siècle également. Le prince Jean-Conrad de Reinach avait tenu le raisonnement suivant : « Si les chemins sont bons, on attire les étrangers et la transmarche des marchandises. Les cabaretiers, l'artisan et le charretier y trouvent de quoi subsister et rien ne rend plus facile et plus commode le commerce en dedans. Une commission spéciale s'occupera de cette importante matière ». Ce ne fut que sous le règne de ses deux successeurs que la réalisation pratique des vues de ce prince fut menée à chef.

Et voici 1752 ! Les rochers sautèrent en éclats, la Birse fut canalisée et le sort de cette contrée se trouva complètement modifié. Dès lors, l'artère Delémont-Bienne, signée Joseph-Guillaume Rinck de Baldenstein, permit l'acheminement du fer de l'Evêché vers le plateau suisse.

Il ne restait plus trace du sentier, ou de l'étroit chemin, seul utile aux besoins régionaux les plus élémentaires. Ce tronçon de route vint rejoindre celui de Delémont-Laufon qui, jusqu'en 1740, ne se trouvait guère en meilleur état que la voie des gorges de Court. Dans l'une comme dans l'autre cluse, avant les travaux du XVIII^e^ siècle, les rochers des deux rives se trouvaient à maints endroits si près les uns des autres que le lit de la rivière obstruait tout le fond de la vallée. Où, antérieurement, le villageois faisait passer avec peine et « angoisse » son petit char attelé de bœufs, où le voyageur effrayé s'aventurait « craintivement », roulèrent commodément, dans la seconde moitié du siècle, les voitures richement garnies ou remplies de marchandises destinées au commerce. Les choses avaient été bien faites ; en pleine course, des attelages à deux chevaux placés côte à côte pouvaient se croiser sans risque d'accrochage.

Une chaussée pareille avait exigé, pour son aménagement, des dépenses considérables. Cependant les voyageurs en jouissaient sans le versement d'aucun péage. Ce fait passait alors pour un cadeau appréciable que vous faisait le prince.

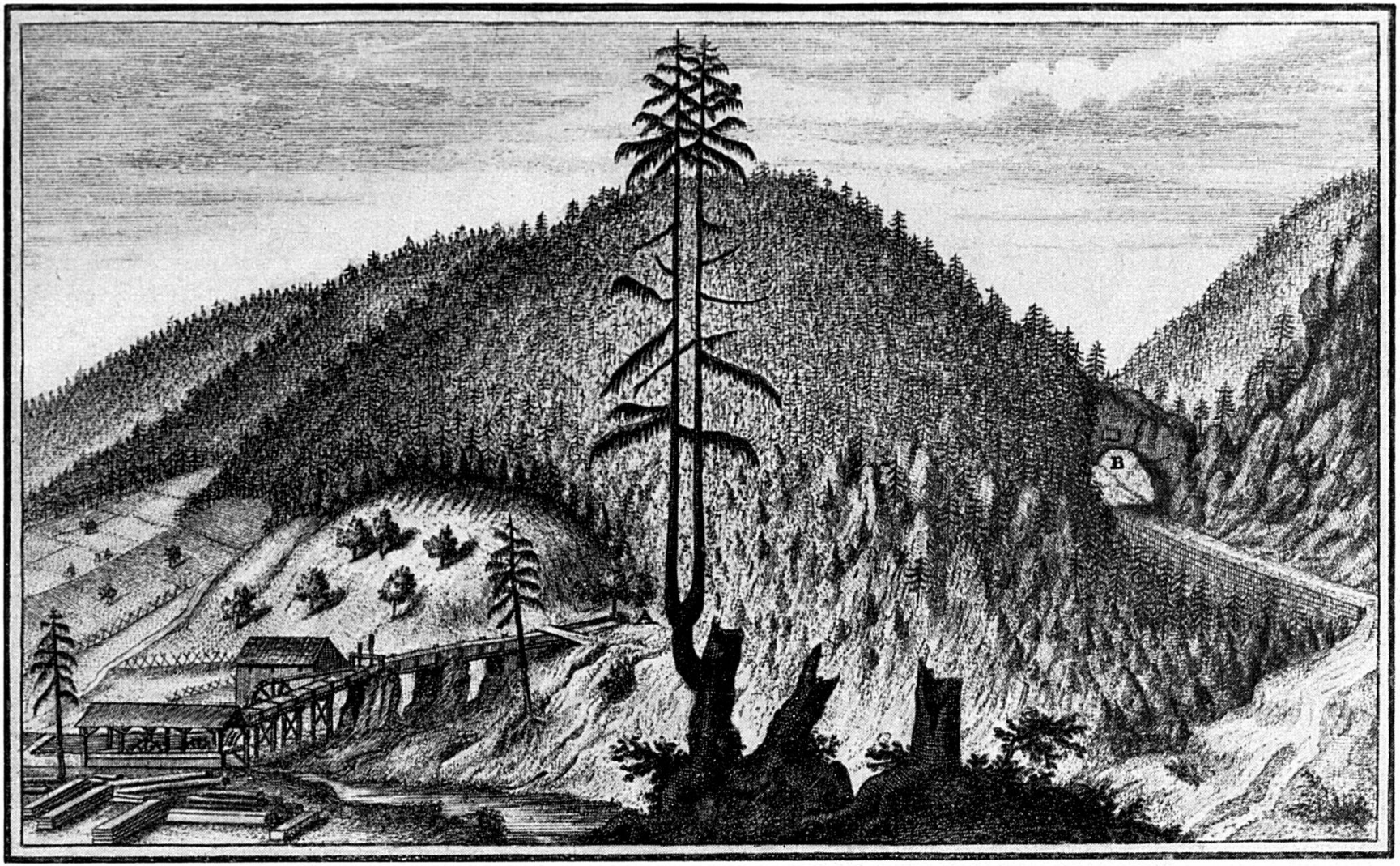
Le « Lion d'Or », à Malleray, était une étape sur la route de Bâle à Bienne. Les voyageurs, pour qui les questions de confort et de bonne chère méritaient une attention particulière, trouvaient là une des meilleures auberges « de la Suisse », et des moins chères. Le personnel avait, en 1788, la réputation de « gens honnêtes et instruits ».

Après Tavannes, modeste village agricole situé à une « grande journée de Bâle et à une demi-journée de Bienne », les touristes passaient à proximité de la source de la Birse. Jaillissant d'un « rocher moussu », les flots faisaient déjà marcher, à quelque distance de là, quatre à cinq roues motrices. Scieries, moulins, autres entreprises industrielles ; de Tavannes au Rhin la Birse apportait une force, faisait naître l'activité en prêtant son aide aux roues à aubes. Puis à l'extraordinaire, s'enflant et grossissant à la fonte des neiges ou par les fortes pluies, elle devenait tout à coup dangereuse et nuisible. Elle débordait alors et, dans son cours inférieur, emportait dans ses flots véhéments tout ce qui tentait de l'arrêter. Rives, ponts, bâtiments même subissaient des dommages sensibles.

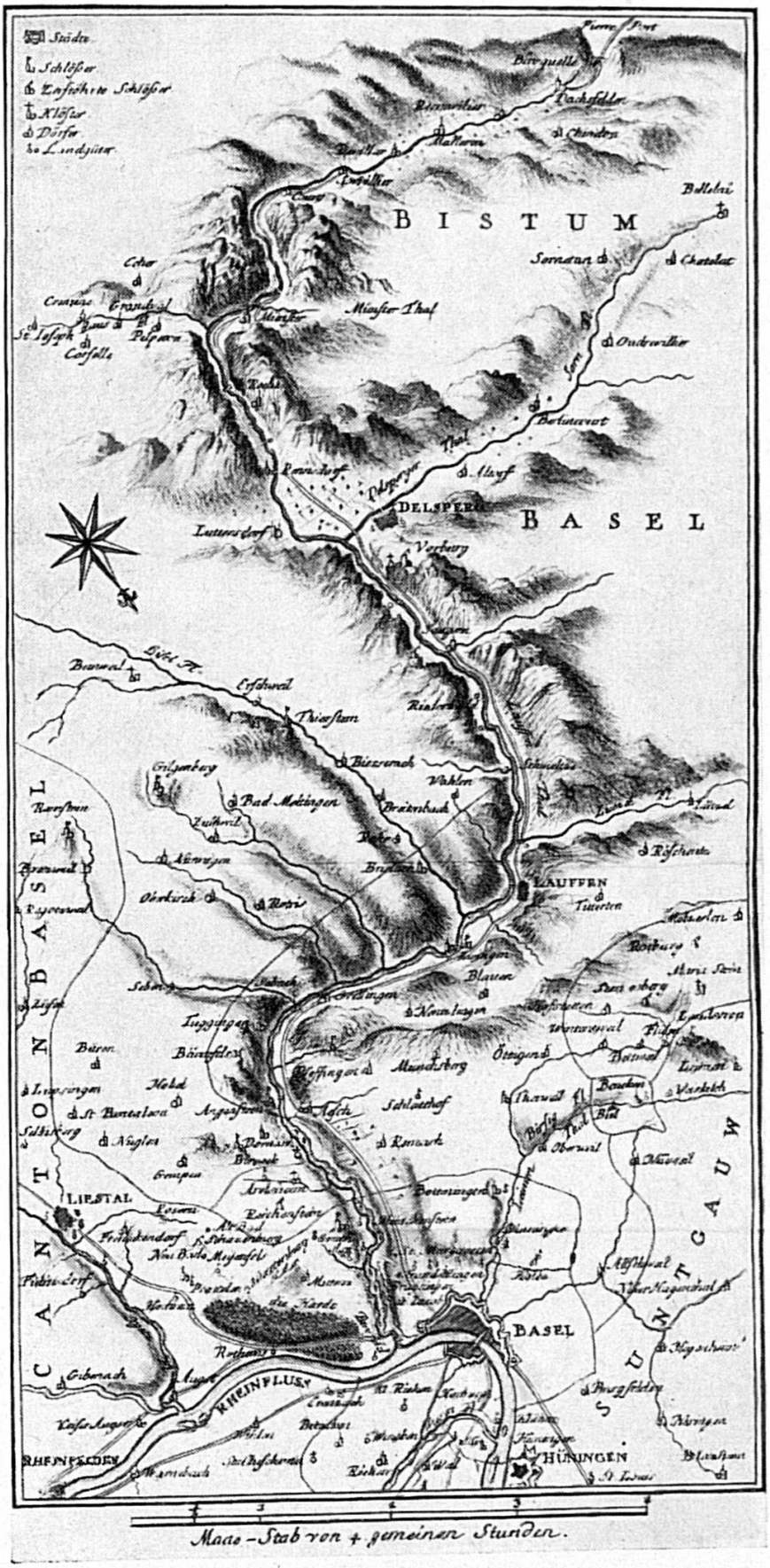
Pierre-Pertuis

Cependant, il y avait dans cette rivière quelque chose de plus que ces flots mugissants, capables de servir ou de détruire : c'était le cours de la Birse lui-même, cette voie ouverte à travers les chaînes massives du Jura. Cette possibilité d'atteindre le cœur du pays, de regarder au delà vers le bassin de l'Aar, de passer des rives du Rhin à celles des lacs romands, de quitter l'Empire germanique, puis le pays des Rauraques pour celui des Helvètes ou des Burgondes, tout cela la Birse le suggérait en clapotant contre les rochers ou en chuchotant sous les saules. Elle avait montré la piste à suivre aux premiers colons, elle restait le sillage qu'empruntait la grand'route. Et cette route franchissait Pierre-Pertuis en passant sous la voûte. La porte célèbre, taillée dans une épaisseur de roc de 25 pieds avait vu s'acheminer, venant du sud, les trafiquants romains et, plus près de nous, les Réformateurs commentant les Prophètes.

Pierre-Pertuis produisit sur Iffland une impression plus agréable que surprenante. La renommée de ce site avait tant occupé notre voyageur auparavant que la vue de l'objet lui-même ne rendit pas l'effet qu'il en attendait. Pourtant le paysage vu à travers cette béante ouverture le retint. La vallée fuyait devant lui. Les maisons de la Prévôté, dont plusieurs étaient bâties et couvertes en bois, formaient, de loin en loin, plusieurs agglomérations qui apparaissaient derrière les plis du terrain. On trou-



La source de la Birse et Pierre-Pertuis
(au milieu du XVIIIe siècle)



Cours de la Birse de Bâle à Pierre-Pertuis

vait là l'habitation rurale d'alors, avec sa cuisine voûtée et sans cheminée. La fumée s'en allait à travers le grenier ; elle y séchait les gerbes avant le battage, ce qui donnait au grain un meilleur goût et le conservait mieux.

Dans plusieurs de ces villages aussi, l'horlogerie s'était timidement installée depuis quelques années et faisait des progrès sensibles. « Si elle y prend trop de faveur, dit Bridel, elle amènera bientôt le luxe avec l'argent, et portera un coup funeste et incurable, soit à l'agriculture, soit aux soins des troupeaux, deux ressources moins brillantes et moins lucratives, il est vrai, mais d'un rapport solide et indépendant de toute révolution et de toute mode ».

Les pâturages de la région étaient « bons et vastes ». Mais les champs, malgré tous les soins que leur consacraient les paysans, rapportaient moins que les prés, à cause des intempéries. Quant au peuple lui-même, il paraissait en général bien fait et bien portant. Ajoutez à cela que le régime politique de la Prévôté, ses beautés naturelles, son « éloignement des grands théâtres du luxe et de la corruption » faisaient de cette contrée « une des vallées de la Suisse où l'homme simple, libre et laborieux peut mener la vie la plus heureuse ».

Iffland fut un des derniers voyageurs qui put dire que ce paysage prévôtois était « merveilleux ». Les exigences de l'industrie devaient bientôt en modifier l'aspect.

Pierre-Pertuis, toi seul reste un témoin debout de ces temps-là. Et aujourd'hui, quand nous voyons tes flancs garnis de fortifications récemment construites, nous nous disons que nos montagnes gardent à travers les âges toute leur valeur défensive. Le prince-évêque Jean de Vienne avait déjà fait construire, au même endroit, un blockhaus et un rempart qu'occupèrent ses sujets. Les Bernois, leurs ennemis d'alors, lorsqu'ils donnèrent l'assaut en 1367, laissèrent 18 des leurs sur le champ de bataille. L'importance stratégique de Pierre-Pertuis était démontrée et se trouva confirmée — d'une façon un peu naïve — par ces mots écrits il y a cent ans environ : « Une porte que l'on établirait ici suffirait pour défendre très aisément l'entrée de la Suisse ».

Dans la vallée de la Suze

De Pierre-Pertuis, on redescendait du côté de la Suisse. On gagnait Sonceboz, autre étape de cette course si variée, séparée de Malleray par 2 ½ heures de bonne route dont la dernière partie cependant dévalait le long d'une pente raide. « La Crosse de Bâle » logeait les voyageurs et ceux-ci se déclaraient très satisfaits de cet hébergement : bons lits, très bon thé, hôtelier poli, situation agréable.

Erguel ! Par l'activité de ses habitants, ce pays éveilla la curiosité des touristes. Bien cultivée, la vallée de la Suze produisait, dans sa partie inférieure, du grain, du lin et du chanvre, des

fruits et des légumes en quantité appréciable. La partie supérieure était plus riche en troupeaux et pâturages. Au printemps, les éleveurs achetaient une grande quantité de bétail « maigre » dans le canton de Berne ou dans d'autres régions voisines, mettaient ce bétail en estivage à la montagne puis, en automne, le revendaient engraissé, en France, dans le pays de Neuchâtel ou à Genève. Ces deux dernières régions s'approvisionnaient également en produits agricoles en Erguel.

Si l'agriculture, l'élevage, la vente du bétail ou le commerce très lucratif des fromages n'occupaient point la majorité des habitants, ils contribuaient à créer cette aisance dans laquelle vivait ce pays dont la population augmentait d'année en année. De plus l'artisanat, surtout une horlogerie variée, et « même savante », étaient ici en honneur. Les hommes faisaient preuve d'aptitudes spéciales, pour les arts mécaniques entre autres, et d'un réel esprit inventif. Les uns travaillaient le fer ou l'acier, d'autres les métaux précieux ou le bois de choix. La gravure, la construction d'instruments de musique ou mécaniques constituaient, avec l'horlogerie. ce qu'on appelait les occupations de nature citadine, par opposition aux tâches de l'agriculture. Les femmes, elles, collaboraient dans certaines parties de la fabrication de la montre ou confectionnaient des dentelles qui, sans être de réputation européenne, n'en avaient pas moins une valeur marchande assez rémunératrice. Dans cet art, ces dames passaient pour être très habiles.

L'horlogerie et la fabrication des dentelles se rencontraient déjà près de Pierre-Pertuis mais occupaient toujours plus de bras à mesure que l'on se rapprochait de la frontière neuchâteloise, en remontant la Suze. Mais, comme ce trajet est en dehors de notre itinéraire, nous l'abandonnerons pour regarder du côté de Bienne. Qu'il nous suffise de dire qu'une grande différence se faisait remarquer entre les régions essentiellement agricoles que nous avons vues et celles où régnait déjà une activité industrielle importante. En longeant les rives de la Birse, puis celles de la Suze on passait, par degrés, de « l'indigence de la vallée de Delémont » jusqu'à la « richesse de La Chaux-de-Fonds et du Locle », localités qui comptaient alors chacune 2500 âmes environ. Dans ce voyage d'une quinzaine d'heures, on parcourait tous les stades intermédiaires entre la pauvreté sans misère et cette situation qui donne l'aisance, situation dans laquelle « la richesse peut compléter le bonheur de l'homme ».

En Erguel, dans les mœurs, dans l'aménagement des appartements, se trouvaient mélangés les apports de la vie patriarcale et ceux de la vie des « gens cultivés ». Bien des constructions avaient copié le cachet des demeures urbaines et les filles des gens aisés — plusieurs familles possédaient 30 à 50.000 grands thalers — étaient envoyées pour leur éducation dans « la partie française du canton de Berne » [1].

[1] Il ne s'agit pas ici du Jura, mais du Pays de Vaud. Nous sommes en 1796.

La route de l'Erguel, aussi excellente que celles qui reliaient les différentes parties de l'Evêché, avait exigé de gros frais d'établissement. En partie nouvellement tracées, en partie très améliorées, on maintenait continuellement ces voies de communication en bon état, malgré les difficultés d'entretien. Ce procédé favorisait chez nous le transit entre l'Allemagne et la Suisse, la France et la Suisse ou l'Italie. Les rouliers trouvaient le pays sûr. Le trafic s'en accrut considérablement et procura bien des avantages aux gens de nos vallées, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. De l'Alsace, on passait avec les voitures les plus grosses par les gorges, Pierre-Pertuis et l'Erguel, pour atteindre les cantons «commodément et rapidement».

Le long de la Suze, la route descendait en suivant le bord de la rivière ou, s'éloignant et bordée d'un solide garde-fou, évitait « des abîmes effroyables ». A maints endroits, les eaux de la Suze coulaient sous un dais formé de buissons si épais que les rayons de soleil n'arrivaient pas à percer. Ailleurs, les flots mettaient en mouvement plusieurs roues hydrauliques, celles de « moulins à scier la pierre » en particulier. On obtenait de la sorte des dalles de différentes épaisseurs, qui comptaient une vingtaine de pieds de longueur et qui servaient aux pavages des granges et des écuries. Puisque nous touchons à la construction, il faut dire que les villages de l'Erguel s'élevaient sur la pente exposée au soleil et qu'ils étaient bien bâtis : maisons de pierre non pas accolées, comme cela se faisait si fréquemment dans nos campagnes, mais généralement séparées les unes des autres (ce qui en cas d'incendie présentait une sécurité plus grande), demeures entourées des terres qui constituaient la propriété, tel apparaissait le premier indice de bien-être général.

Le peuple, dont on disait qu'il avait beaucoup de connaissances et quelquefois une bonne culture, s'exprimait familièrement en un singulier patois, assez peu ressemblant au français. Les paysans faisaient preuve d'esprit enjoué et de finesse, indépendamment de leur constitution robuste et résistante. Quant à l'influence du luxe et de l'inégalité des fortunes, on sentait bien que les mœurs se transformaient lentement, mais le bien-être n'avait point encore ici le rôle d'agent corrupteur qu'on allait lui attribuer cinquante ans plus tard.

A une lieue et demie de Sonceboz, Péry, village qui groupait des ouvriers manuels — de nombreux horlogers et des artisans aux activités diverses — et surtout Reuchenette, méritaient une mention spéciale. Les forges de Reuchenette, dans un site que les uns disaient « romantique », d'autres « sinistre et pittoresque », constituaient un sujet de tableaux dont les reproductions se vendaient à Bienne.

Avant la fin du XVIII^e siècle les ateliers de Reuchenette, qui livraient des marmites, des pots et des ustensiles de fer, durent en partie cesser leur fabrication, faute de matière première. Reu-

chenette comptait aussi une station balnéaire. Ses eaux perdirent leurs vertus curatives et les baignoires disparurent.

Mais, comme la Suze, poursuivons notre route. Tandis qu'elle roulait dans des précipices dont les forêts dérobaient « une partie de l'horreur », les voyageurs remarquaient que l'horizon s'élargissait de plus en plus. Tout à coup, les Alpes et Bienne étaient là, sous leurs yeux.

Iffland nous fait goûter cette surprise et son émoi : « Ah ! comment puis-je décrire cela ? Je m'effrayai, je me réjouis, je m'arrêtai, j'allai, je courus, j'étais joyeux et voulais parler, je m'arrêtai de nouveau. Je vis, je crus que cela allait m'échapper, je courus plus loin avec envie. Je gagnai la hauteur. Alors, toute la chaîne des cimes neigeuses se détacha dans le lointain, comme seule la force de l'imagination pouvait l'exiger. Le cœur me battait, je ne pouvais parler. Des exclamations hâchées traduisirent la joie de mon cœur. »

« Bienne et son lac m'apparurent. Quelle richesse, quelle variété, quelle beauté a ce paysage. Partout à la ronde se révèle l'image de la bénédiction et de l'application d'habitants heureux. Je descendis à Bienne à la Couronne, chez M. Visard, un homme sage et prévenant. Il était neuf heures. »

Bienne

De Sonceboz, après une course de trois lieues, on atteignait la petite ville qui se dessinait au milieu des jardins et des prairies où s'élevaient, ici et là, des maisons de campagne. De la ville jusqu'au lac la promenade, d'une durée de 20 minutes, était agréable : large allée, bordée d'un cours d'eau rapide.

A cette avenue se rapporte un détail historique qui remonte à l'époque dont nous parlons. Au cours de l'occupation française — qui commença le 5 février 1798 — la bourgeoisie répartit entre ses membres les biens communaux. Un vent de folie passa et l'on proposa même de couper les arbres qui ombrageaient la route conduisant au lac. Le général français menaça de fusiller quiconque se permettrait un tel acte de vandalisme et l'avenue fut respectée... grâce à un étranger.

La montagne dominant la cité était coupée de terrasses portant des vignobles dont on ne négligeait aucune parcelle. Il faut dire, à la gloire des vignerons d'autrefois, que ces régions ne devinrent fertiles que grâce aux pénibles travaux d'aménagement qui transformèrent ces pentes en plans successifs.

Cependant on disait que les habitants, « modérés dans leurs désirs » et contents de ce que la nature mettait à leur disposition, ne cherchaient pas à améliorer leur sort dont ils avaient « l'inappréciable bonheur d'être contents ».

Tout le territoire, fertile, produisait des biens en quantité abondante, quoique de qualités différemment appréciées. Le miel était excellent et les fruits de la terre variés, parce que cette

région jouissait d'avantages particuliers : d'abord d'un climat favorable, puis d'une fertilisation spéciale du sol due au limon, fait de calcaire et d'argile, déposé sur les champs par la Suze qui sortait de temps à autre de son lit. Ce phénomène, qui rappelle les crues du Nil auxquelles l'Egypte doit sa richesse, était très estimé des Biennois.

Les prairies et les pâturages, très beaux, permettaient l'élevage d'un nombreux bétail ainsi que la vente d'un excellent fourrage aux contrées avoisinantes. Les prairies se classaient parmi les plus belles de Suisse. On les fumait bien. Le bon fonds de terre et les débordements fréquents de la Suze, qui apportait là-dessus un limon gras, produisaient une terre prodigieusement fertile. La culture des céréales — pas très importante — ne suffisait pas aux besoins annuels du territoire biennois. Le blé s'achetait à Berne, à Soleure, dans le nord de l'Evêché de Bâle et le Sundgau. Dans toutes les directions, de bonnes routes facilitaient l'importation de ces céréales. Aux environs de la ville, il y avait une quantité de jardins dans lesquels croissaient toutes les espèces de fruits à noyaux ou à pépins, à côté d'autres fruits de qualité supérieure. La culture de la vigne était considérable. De façon ininterrompue, le vignoble s'étendait de Bözingen jusqu'au delà de Vigneules en passant derrière la ville.

Les coteaux placés à cet endroit et le long du lac donnaient une récolte appréciée tandis que le vin des autres clos, que « seuls les gens du peuple buvaient », restait de qualité inférieure. Norrmann attribuait en partie cet insuccès à la négligence des travailleurs.

Iffland, nous l'avons vu, à son arrivée en ville descendit à la « Couronne » et s'en trouva bien, la table y étant excellente. Avant lui Bridel avait recommandé cette auberge à l'attention des voyageurs ; mais à peu près à la même époque, vers 1790, Gauthier se plaignit des dépenses exagérées que lui causa son séjour au même endroit : « Nous ne fîmes que coucher à Bienne ; le lendemain nous en partîmes, après avoir payé le compte très enflé de l'aubergiste de la Couronne, qui sans doute met une grande valeur à ses politesses dont il accable les gens, surtout ceux d'un certain ordre. On dit qu'il ne s'y trompe point, et leur demande l'accolade, qu'il est difficile de lui refuser ».

Un changement de tenancier ou de propriétaire s'était-il produit au cours de ces années-là, ou s'agit-il simplement d'une différence d'appréciation des mérites de l'hébergement ? Nous ne savons.

Bienne, petite, ancienne mais bien bâtie, comprenait, trente ans avant la Révolution, trois cents maisons, quatre portes principales, cinq grandes et trois petites rues ainsi que deux places de belle apparence, l'une appelée Ring, l'autre Bourg. Une église mise à part, on n'y trouvait aucun « édifice remarquable ». C'est au Bourg que se tenait le marché hebdomadaire. L'hôpital, nouvellement bâti, un cloître et les nombreuses tours qui surplom-

baient les remparts faisaient paraître la ville encore plus importante qu'elle ne l'était en réalité.

Une source — la Brunnquelle — alimentait suffisamment les dix fontaines officielles de la cité, les fontaines particulières de presque chaque bourgeois, et fournissait l'eau nécessaire aux battes et aux moulins — Bridel n'en connut plus qu'un, un « moulin à tabac » — situés dans son voisinage.

Grâce aux communications possibles entre les deux lacs, à la proximité des villes de Soleure et de Berne, grâce aussi à l'état des routes, Bienne semblait devoir présenter des avantages pour le commerce. Les produits alimentaires s'y vendaient à des prix particulièrement modérés. Les citadins possédaient en Erguel de beaux alpages d'une étendue considérable. Ils en recevaient du beurre, du fromage et du bétail en telle quantité que Bienne pouvait offrir ces produits-là aux places de marché situées en dehors de son territoire.

Si la route, le long de la rive gauche du lac, n'offrait pas au trafic des marchandises les commodités désirées, Bienne jouissait cependant de la situation avantageuse dont nous avons parlé. Malgré cela le commerce et l'industrie se mouraient à la fin du XVIII[e] siècle. A cet état déplorable pour certains, on ne préconisait guère de remèdes. Les tanneries biennoises préparaient, il est vrai, des cuirs rouges et blancs réputés qui se vendaient jusqu'en Italie et en Espagne. On traitait ainsi, annuellement, plusieurs milliers de peaux de veaux. La chapellerie prospérait, les ouvriers sur métaux écoulaient facilement leurs produits à l'extérieur. Mais, avant tout, il y avait à Bienne d'excellents ébénistes, de bons cloutiers travaillant également pour l'exportation, et de bons teinturiers. Peu de temps avant la Révolution, une manufacture de toiles peintes avait même commencé son activité. Elle occupa bientôt beaucoup de bras et semblait devoir se maintenir.

Parmi les manufactures de la ville on distinguait enfin deux tréfileries et forges, qui avaient des débouchés en France en particulier. La Suze apportait son aide aux rouages des ateliers dont le nombre, malgré l'énumération ci-dessus, restait, tant en nombre qu'en importance, bien inférieur à ce qu'on était en droit d'attendre pour que la cité sorte de cette espèce d'apathie dans laquelle ses habitants semblaient se complaire.

Si, d'une part, Bienne ne montrait pas une grande vitalité économique, d'autre part, la population elle-même n'augmentait guère. De 1740 à 1762, l'excédent des naissances sur les décès ne fut que de 86, et la ville ne comptait en 1793 que 1747 âmes. Les épidémies, le service à l'étranger et l'émigration fréquente des jeunes bourgeois puisaient chaque année parmi les forces neuves de la cité. En outre, les citadins ne marquaient pas un grand intérêt pour le mariage. Depuis un siècle enfin, la bourgeoisie ne pouvait plus s'acquérir à Bienne quand, en 1774, il fut décidé qu'on accepterait de nouveau « des habitants et des étrangers »

pour une somme modique, afin d'augmenter la population et de donner un nouvel essor à l'industrie.

Le développement de la ville fit quelques progrès mais le peuple ne modifia guère ses habitudes. Il vécut, comme auparavant, du produit de ses vignes, de ses champs, de l'élève du bétail. L'épicerie, le commerce de bois ou de fer intéressaient quelques citadins. Les marchés, bien fréquentés, rendirent le négoce des détaillants de la place assez lucratif.

Il n'était pas possible de rompre si rapidement avec de vieilles habitudes. Les quelques branches de l'industrie, et certains revenus inhérents à la qualité de bourgeois, maintenaient les habitants de la petite ville dans l'état de médiocrité économique qu'avaient connu leurs prédécesseurs. Quand on en recherchait les causes, on croyait les trouver dans le fait que la Suze ne se prêtait pas au transport des marchandises, que le lac se trouvait éloigné de plus de 100 pas de la cité et que ses rives ne présentaient point une profondeur suffisante. Cependant, Norrmann croyait qu'une plus grande activité des habitants aurait su créer un trafic plus intense. A titre d'exemple, il citait Neuchâtel qui ne jouissait pas d'une position plus avantageuse que Bienne et qui se trouvait, grâce au commerce et à l'industrie, dans un état autrement florissant que sa voisine [1].

Le fait est qu'une grande aisance ne se remarquait ni à Bienne ni dans la campagne environnante. En ville on ne rencontrait que peu de personnes particulièrement riches et le nombre des gens aisés n'était pas grand. On croyait qu'il manquait aux Biennois « l'application et les capacités » et on disait qu'ils exigeaient, avec un salaire journalier élevé, « beaucoup de repos » ; qu'ils aimaient le vin et les séjours dans les auberges, enfin qu'ils recherchaient volontiers, dans leurs vieux jours, l'accueil de l'hospice. Et l'économiste Norrmann voyait en ces maux-là la cause de l'échec du développement industriel.

Mais, à Bienne comme dans d'autres régions que nous avons parcourues, on devinait l'avènement prochain de temps nouveaux. On sentait que le « progrès » frappait à la porte et — pour laisser de côté le renouveau politique — on se rendait bien compte qu'il faudrait vivre avec un autre esprit. Les méthodes agricoles se transformaient ; déjà les cultivateurs biennois faisaient « marcher leur exploitation avec plus de réflexion ». La Société économique travaillait à l'amélioration de la flore champêtre et proposait la plantation de mûriers pour l'introduction de l'élevage du ver à soie.

La concurrence entre régions voisines obligeait le commerçant à s'intéresser davantage ; du succès des autres naissaient des comparaisons. Les goûts se transformaient, l'argent circulait à un rythme plus accéléré. Le public demandait à la science médicale

[1] Neuchâtel comptait, en 1750, 3666 habitants, — aujourd'hui 24.000 — Bienne a passé de 1700 habitants environ à 41.000 habitants.

de diminuer la mortalité et quand la bourgeoisie abandonna son rigorisme, ce fut au profit du « bien commun ». Enfin, des réformes scolaires introduites tinrent compte, dès 1776, des besoins « des bourgeois, des commerçants, des artistes et des artisans ». Ce fut un pas en avant très marqué.

En 1798, la ville comptait 2021 habitants. La période léthargique était passée ! Qu'on nous permette ici un rapprochement : Bienne, à la fin du XVIII[e] siècle, possédait déjà une bonne bibliothèque et, parmi les bourgeois les plus en vue, se distinguaient plusieurs hommes amis des lettres.

Or, le séjour de J.-J. Rousseau à l'île de St-Pierre, puis à Bienne, date de 1765 ; son *Contrat social* fut publié en 1762 et nous nous demandons si cette œuvre n'eut pas une certaine influence dans la décision que prirent les Biennois, en 1774, d'accepter des étrangers dans la bourgeoisie « afin d'augmenter la population et l'industrie ».

« Si l'on demandait, dit Rousseau, à quel signe on peut connaître qu'un peuple donné est bien ou mal gouverné,... la question de fait pourrait se résoudre. »

« Cependant on ne la résout point, parce que chacun veut la résoudre à sa manière. Les sujets vantent la tranquillité publique, les citoyens la liberté des particuliers ; l'un préfère la sûreté des possessions, et l'autre celle des personnes ;... l'un est content quand l'argent circule, l'autre exige que le peuple ait du pain...

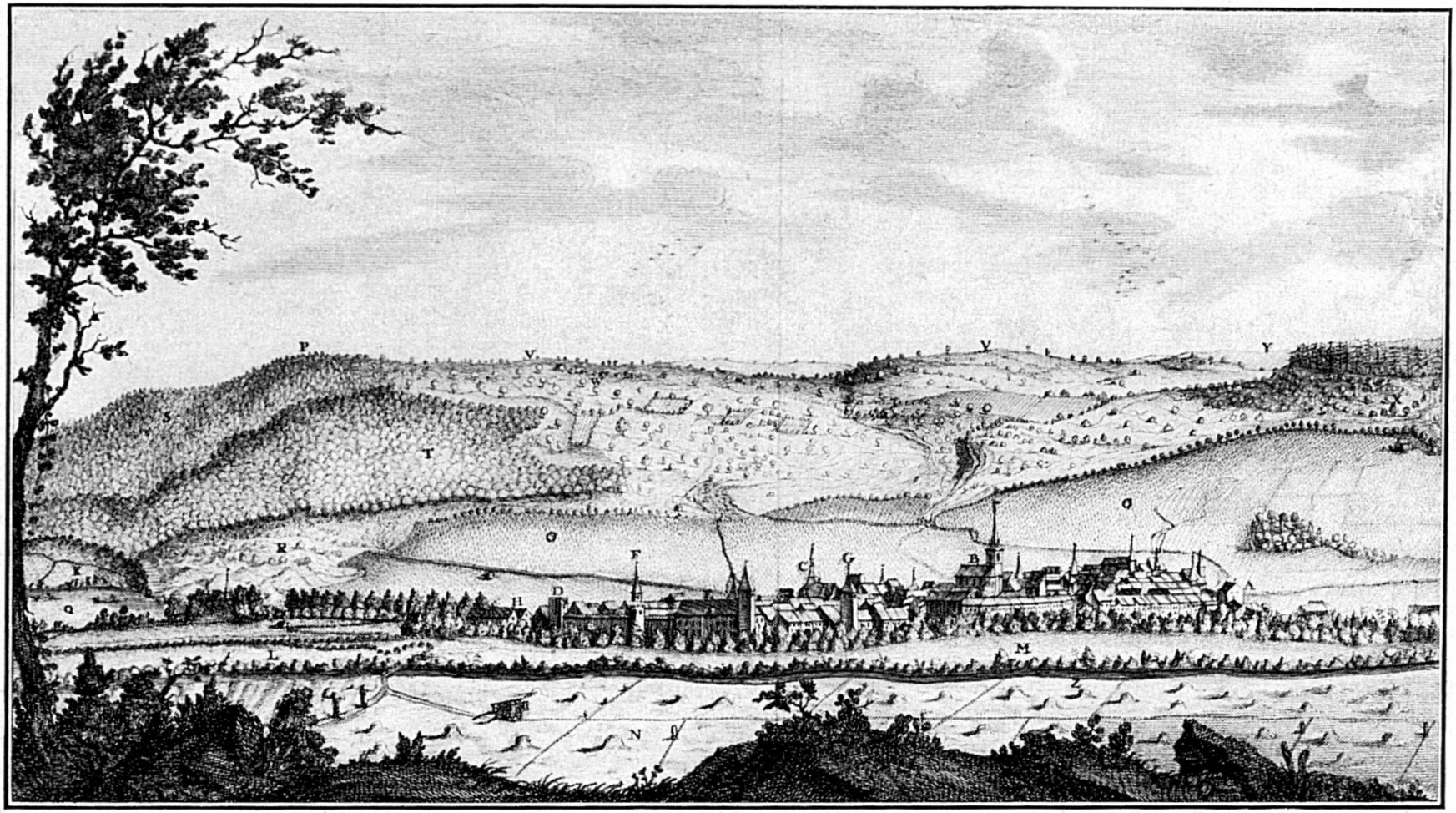
« Pour moi, je m'étonne toujours qu'on méconnaisse un signe aussi simple, ou qu'on ait la mauvaise foi de n'en pas convenir. Quelle est la fin de l'association politique ? C'est la conservation et la prospérité de ses membres. Et quel est le signe le plus sûr qu'ils se conservent et prospèrent ? C'est leur nombre et leur population. N'allez donc pas chercher ailleurs ce signe si disputé. »

Nous sommes arrivés au terme de notre voyage. Le chemin parcouru — 8 lieues au total — a-t-il été trop long ? Avant de répondre, songez que nous nous sommes déplacés au trot de notre attelage. Ne vous plaignez pas du temps ainsi écoulé, car quand vous retournerez où que ce soit, entre Bâle et Bienne, vous sentirez que vous aimez mieux ce pays, parce que vous le connaîtrez mieux.

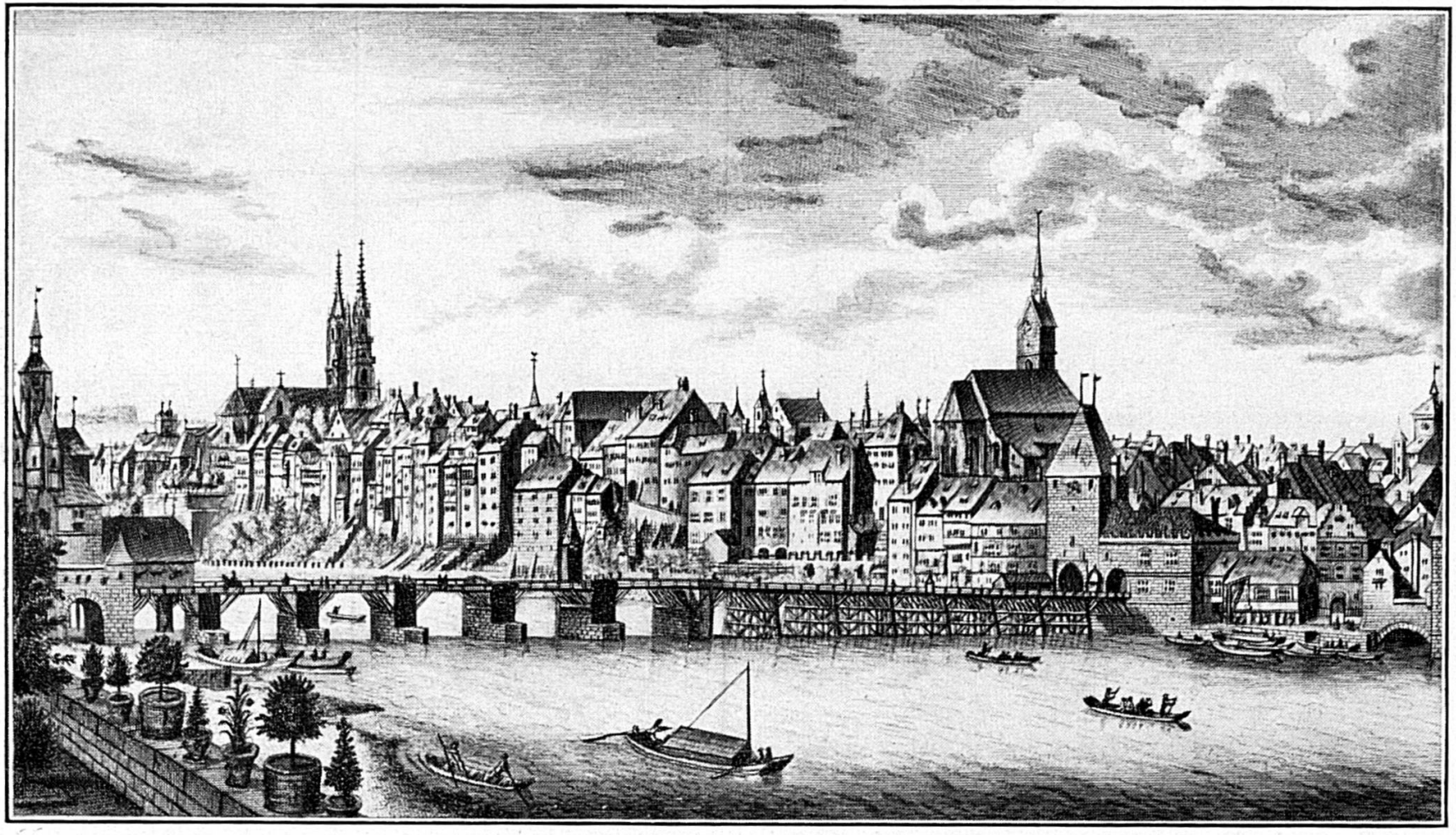
Dr P. REBETEZ

Les vues qui accompagnent cet article sont tirées de Herrliberger David : Neue und vollständige Topographie der Eidgnossschaft T. I et II, (1754, 1758).

Erratum : Lire dans le N° d'avril, p. 67 : la galerie de « *la Couronne* » donnait en face de la chute de la Birse.



BIENNE: La Suze —La ville — Région d'Evilard et de Macolin



BALE : Le pont du Rhin